



ÉCRITS MARIVERAINS

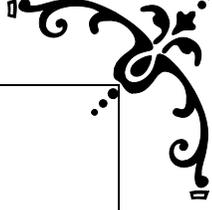


VILLE DE
SAINTE-MARIE

LOISIRS,
CULTURE ET VIE
COMMUNAUTAIRE

SEPTEMBRE 2005

les journées de la culture



L'illustration de la page couverture est l'œuvre intitulée « *Entre chien et loup* », réalisée par Colette Marcoux.

ISBN 2-9806885-6-8
SEPTEMBRE 2005

Le plaisir d'écrire

Nommer les plaisirs

c'est les vivre;

nommer les peurs

c'est les apprivoiser;

nommer ses doutes

c'est les éclaircir;

nommer ses amours

c'est intensifier ses liens;

nommer ses désirs

c'est un peu les accomplir;

nommer

c'est vivre plus intensément.

Michel Jacques



Auteurs

Polyvalente Benoît-Vachon

Page

Anne-Marie Blais	<i>L'actrice</i>	5
Geneviève Landry	<i>Une larme</i>	6
Geneviève Poulin	<i>Aux petits pas sans défense</i>	7
Patricia Lehouillier	<i>Ne brisez pas mes rêves</i>	8
Chantal Gagnon	<i>Pourquoi</i>	9
Hugues Vaillancourt	<i>L'amour impossible</i>	10
Andréanne Coudé	<i>L'envie de partir</i>	11
Hugues Vaillancourt	<i>La démocratie des ombres</i>	12-13
Anne-Marie Blais	<i>Thèse</i>	14-15
Carl Carbonneau	<i>Un ange dans la neige</i>	16-17

Je me raconte (JMR, autobiographie)

Jean-Marc Labbé	<i>Les joues rouges</i>	18-20
Louissette Lagrange	<i>La cueillette des petits fruits</i>	21-22
Normand Laquerre	<i>Vieillesse appréhendée</i>	23-24
Diane Faucher-Jacques	<i>Corvée au monastère</i>	25-26
Madeleine Bilodeau	<i>Ah! Les fraises et les framboises et les bleuets</i>	27
Gertrude Blais	<i>Mon père</i>	28-29

Groupe d'écriture « Les Plusmots »

Michel Jacques	<i>Au son des musiques</i>	30
Denise Riendeau	<i>Partir</i>	31
Gisèle Allen	<i>Naître</i>	32
Jean Jetté	<i>Donner la vie</i>	33
France Giguère	<i>Cher Eugène</i>	34
Céline Trudeau	<i>Au printemps d'une vie</i>	35

L'actrice

On la croyait heureuse
Souriante et rayonnante
On la croyait heureuse
L'était-elle vraiment?

C'était la meilleure des actrices
Car, au fond, elle était au bord de l'abysse
Elle avait peut-être l'air sage
Mais en elle une tempête faisait rage

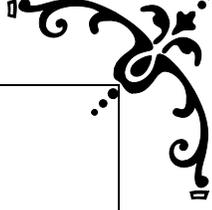
Son miroir, elle aurait voulu casser
Autour d'elle tout fracasser
Loin elle aurait voulu partir
Pour enfin cesser de souffrir

Partie elle est maintenant
Séchez vos pleurs
Ne lui envoyez pas de fleurs
Elle est bien maintenant

On la croyait heureuse
Souriante et rayonnante
On la croyait heureuse
Mais elle ne l'était pas vraiment

Anne-Marie Blais





Une larme

Une larme,
C'est un morceau de soi
qui s'écoule quelquefois
Sans qu'on le veuille vraiment
l'âme triste, bien souvent...

Une larme,
C'est une goutte de mélancolie
qui se résume habituellement
aux remords et à la folie
que l'on finit par regretter atrocement...

Une larme,
C'est la plus profonde vérité
que l'on veut garder cachée
Notre dernière ligne de défense
avant d'accéder à l'indécence...

Une larme,
C'est un appel au secours
alors que l'on a le cœur lourd
Lorsque l'on croit tout espoir envoler
sans jamais l'avoir vu perdurer...

Une larme,
C'est l'expression intérieure de soi
le dernier recours, l'ultime cri
avant de sombrer dans ce monde indéfini
la dernière prière pour qui reste un peu de foi...

Geneviève Landry



Aux petits pas sans défense

Une main qui s'élève
Un bruit sourd se fait entendre
Du rouge sur la lèvre
Sur le plancher, un corps inanimé vient de s'étendre

La violence ne cesse de mener le monde
Une insolence immonde
Cette violence est inutile
Dans une vie futile

Je suis contre ces gens
Qui utilisent les plus vulnérables
Pour se faire passer plus intelligents
En rendant les autres minables

Je suis contre la violence
Car elle fait pleurer des innocents
Je suis contre la souffrance
Car elle émane d'un comportement indécent

Je suis contre la violence
Car celle-ci vole la chance
Aux petits sans défense
De donner à leur vie un sens

Geneviève Poulin



Ne brisez pas mes rêves

Ne brisez pas nos rêves.
Ne changez pas nos pensées.
N'utilisez pas notre naïveté,
mais aidez-nous plutôt à changer cette société.

Ne brisez pas nos rêves.
N'enfermez pas nos idées.
Ne bousculez pas nos paroles,
mais sortez-nous de cette vie complètement folle.

Ne brisez pas nos rêves.
N'importunez pas notre imagination.
Ne harcelez pas nos choix,
mais rassurez plutôt ces gens qui perdent la raison.

Ne brisez pas nos rêves.
Ne discutez pas nos goûts.
N'inventez pas de lois.
N'épargnez pas nos vœux,
mais faites-nous comprendre pourquoi vous êtes heureux..

Patricia Lehouiller



Pourquoi

Pourquoi une couleur devrait avoir une si grande importance
Pourquoi juger que c'est une si grande différence
Alors qu'il y a là une pure et simple ressemblance
Pourquoi cela joue-t-il tant dans la balance

La discrimination n'a pas sa place
Surtout lorsqu'il est question de race
Ils n'ont pas à se cacher sous leur carapace
Parce qu'ils ne sont plus capables de voir certains en pleine face

Ce ne sont pas qu'eux qui font couler du sang
Catégoriser les enfants des enfants
Là il y a un trop gros manque de jugement
Vivre et laisser vivre, voilà un commandement.

Chantal Gagnon



L'amour impossible

Pourquoi vouloir briser vos liens,
Vous qui avez goûté l'amour?
Ils n'ont jamais servi les miens,
Moi, j'attends depuis tant de jours...

Amour : rêve irréalisable
Qui lentement me déshydrate
Durant ma noyade en ce sable.
Aidez-moi! Mon corps se contracte!

Victime du songe par l'éther,
Il faut quand même rester sur terre.
Il ne cognera pas chez vous,
Cherchez et attendez le coup.

Ai-je cherché? Non, j'ai prié,
Halluciné et attendu.
Pourquoi pas comme dans les vues,
Modèles de joie convoités?

Je m'enfouis dans mes illusions,
Heureux et confortable ainsi,
Ignorant la réelle vie.

Je m'enfouis dans mes illusions,
Fuyant ainsi la dépression,
L'amour étant sans intention,
L'amour étant sans solution,
Mon problème sans solution,
Mon problème sans attention,
Ma solitude à l'attention,
Ma solitude à la tension...

Hugues Vaillancourt



L'envie de partir

L'envie de partir loin,
De me sentir libre,
De voler parmi les oiseaux,
De parcourir les océans.

Mais je suis prisonnière,
De ce monde maudit,
Ce monde si sombre,
Celui qui me détruit.

Je suis prise sous l'eau,
Sans souffle, sans espoirs,
Peu à peu je meurs de rester,
D'être prise par ces chaînes.

Les démons qui m'ont enchaînée,
Ceux qui me torturent sans cesse,
Je vois leurs regards amusés,
Lorsque j'essaie de remonter.

J'essaie de crier « au secours »,
Mais personne ne m'entend,
Sous l'eau je dois rester,
Car personne ne peut m'aider.

Andréanne Coudé



La démocratie des ombres

18 août 1837. Ouverture de la session parlementaire à quinze heures. Deux mille personnes accompagnaient Papineau. La salle était bondée. Quelques députés eurent l'audace de s'y présenter habillés de l'étoffe du pays. Tous les spectateurs s'attendaient à des débats mouvementés et peut-être même des injures. Le gouverneur agit intelligemment et contre tous doutes : il utilisa son pouvoir de prorogation de la session. Peu de temps après le vingt-cinq août, au retour de la salle de délibération, les députés patriotes apprirent leur renvoi systématique par une lettre ayant été déposée sur les fauteuils de tous et chacun, même sur celui du président de la Chambre d'Assemblée, Louis-Joseph Papineau. La population s'exclama alors que cette gaffe allait valoir cher au gouvernement, pourtant Gosford devait s'en douter car, le lendemain, il écrivit à Londres une lettre dans laquelle il se prononçait, pour la première fois, sur l'utilisation des grands moyens...

Par ailleurs, la jeunesse patriote fonda, au début du mois de septembre, l'Association des fils de la liberté, un organisme politique et paramilitaire, pendant que, chez les anglophones, on forma son équivalent bureaucrate, le Doric Club, et les loyalistes plus âgés demandèrent au gouvernement des armes pour équiper mille deux cents hommes afin de protéger la cité, Montréal. Les haut-placés anglais avaient pourtant la conviction que l'agitation n'avait pour but que d'intimider le gouvernement, alors que tout le reste du Bas-Canada clamait que la révolution commençait et que la guerre civile était aux portes. Le lendemain, le sept octobre, Gosford refusa les armes demandées par la communauté anglaise. Bref, Son Excellence n'avait alors que du support de la part de Londres : ici, même les anglophones se mirent à le hair! Le douze octobre, la « Minerve » consacra un long article à « la nécessité de s'organiser »; certains bureaucrates se mirent alors à croire que les Fils de la Liberté voulaient s'organiser, puisqu'ils les accusaient d'être les auteurs des nombreux vols d'armes qui avaient eu lieu à proximité de Montréal!

Finalement vint la fameuse assemblée des Six-Comtés ayant lieu à Saint-Charles, le vingt-trois octobre, regroupant cinq mille personnes et mobilisant quelque cent miliciens afin de surveiller la foule. Sans hésiter, Pierre-Théophile s'y était rendu vu son importance capitale. Elle s'avérait être importante parce qu'elle allait tenir compte des derniers épisodes; regrouper les six comtés à proximité de Montréal et probablement être la plaque tournante menant aux actes. Pourtant, Papineau fut le seul orateur qui appela le calme et la pondération, car il affirmait que tous les moyens constitutionnels de revendication des droits n'avaient pas encore été épuisés; tous les autres convoquèrent et convainquirent les spectateurs qu'il était temps de commencer la bataille.

17 novembre 1837. J'ai assisté à un spectacle des plus touchants et des plus magnifiques; une armée de jeunes hommes jurèrent solennellement d'être fidèles à leur pays, de vaincre ou de mourir, et ils s'engagèrent tous au même serment au bruit des armes. Je fus surpris et, d'une certaine manière, fier de voir des gens sans peur (ce dont je remercie Dieu aujourd'hui de m'en avoir laissé une quantité suffisante afin d'éclairer mes esprits) s'apprêter à défendre, par les armes, leurs députés du Parti Patriote, ces derniers étant plus âgés.



Les jours passent et, en repensant à cette image qui restera gravée dans ma mémoire bien longtemps, j'ai de plus en plus honte. Je suis insatisfait de mon recul face à une cause qui me tient à cœur. Je dois finalement avouer que j'ai peur. Je n'ai pas le courage d'être sur la ligne de front, de quitter ma famille pour risquer ma vie et de m'avancer tête première dans les batailles comme cette armée de jeunes hommes.

Une tension règne partout et le gouvernement a déjà émis vingt-six mandats d'arrestation et neuf patriotes ont été arrêtés depuis. Je suis confus, mais je crois sincèrement que ma pire crainte est de m'engager dans les premiers événements; j'aurais peur de la tournure imprévue des choses si ça allait mal dès le commencement et je n'ai pas la certitude que nos troupes soient comparables aux régiments britanniques.

Je suis un grand parleur, mais un petit faiseur... J'ai honte d'avoir cru être un vrai patriote...

Hugues Vaillancourt



Thèse - Février 1940

« Je te relance de cinquante cents!

- William, tu sais que tu ne seras pas toujours aussi chanceux, un jour tu vas te ruiner.

- Gérard, arrête tu vas me porter malheur! »

Et comme à son habitude, William remporta sa partie de poker. Il travaillait dans une usine de textiles, ce qui ne lui rapportait pas un salaire phénoménal mais pas si mal pour un homme de 19 ans en plein temps de crise économique. Lorsqu'il pouvait se le permettre, il se rendait dans les bars pour jouer ses maigres économies et comme il était très chanceux, il en ressortait bien souvent avec le double de ce qu'il avait au départ. Gérard, son meilleur ami, le suivait partout et ils étaient reconnus comme les tombeurs de ces dames. Il n'était donc pas rare qu'ils soient accompagnés des plus jolies créatures du quartier. C'étaient cependant des hommes très respectables et jamais ils n'avaient déshonoré une demoiselle. William était un de ces garçons que tous les parents rêvaient d'avoir comme gendre. Débrouillard, vaillant et fier, il assurait un avenir prospère à leur fille. Il était très beau, avec de grands yeux bleus qui vous regardaient intensément, comme si vous étiez la seule personne qui comptait pour lui. Son nez était juste parfait et sa bouche vous donnait tout simplement envie de l'embrasser. Son ami Gérard, lui, était un peu moins beau mais il avait un beau sourire et beaucoup de charisme.

Le soir du rendez-vous, Chloé était tendue et on le voyait dans ses traits. Elle portait une simple petite robe noire et un long manteau blanc par-dessus. Son élégance était frappante et lorsque Francis vint la chercher, il recula pour admirer l'effet. Harold et Catherine les saluèrent et ils partirent.

« Vous être très belle, Chloé, lui dit-il.

- Merci vous n'êtes pas mal non plus », répondit-elle.

Puis il y eut un malaise, un de ces longs silences qui donnent envie de partir en courant.

Elle se lança donc : « Écoutez Francis, je sais que vous vouliez m'emmener dans un petit salon de thé tranquille mais je n'en ai vraiment pas envie, alors trouvez quelque chose de vraiment amusant à faire ou déposez-moi tout de suite à la maison. »

Il sembla étonné de sa franchise et la conduisit finalement dans un des bars qu'il fréquentait de temps à autre, car ce n'était pas un fêtard. Ils entrèrent dans le bar en question, et tout de suite les regards des hommes se posèrent sur Chloé. Francis repéra des amis de l'université et ils s'assirent à leur table. Les hommes parlaient politique, ce qui intéressait Chloé au plus haut point mais lorsqu'elle essaya d'intervenir pour donner son opinion, les jeunes hommes la regardèrent à peine pour l'écouter.

« Tant qu'à parler dans le vide, aussi bien ne pas parler du tout », pensa-t-elle. Le fait de parler aux jeunes femmes qui accompagnaient les amis de Francis ne l'intéressait guère plus d'ailleurs.

Elle resta donc assise dans son coin à broyer du noir sur cette stupide société qu'était la leur quand elle remarqua un jeune homme qui la fixait intensément. Elle le regarda droit dans les yeux et au lieu de détourner ses jolis yeux, celui-ci sembla s'en amuser. Elle se leva pour aller aux toilettes et lorsqu'elle passa près de ce très beau jeune homme, elle devait se l'avouer, il l'apostropha : « Excusez-moi, mais pourrais-je vous demander où vous allez? »

- Aux toilettes pourquoi? Auriez-vous peur que je parte? lui répondit-elle.

- Effectivement, vous ne pourrez pas partir sans m'avoir accordé une danse.

- Je vous signalerai, cher monsieur, que je ne danse pas avec des inconnus.

- Eh bien très respectable demoiselle, sachez que mon nom est William et que si vous préférez rester assise seule dans votre coin à me regarder pendant que le crétin qui vous accompagne, ne daigne même pas vous faire danser, c'est votre choix. »

Chloé, piquée dans son orgueil répondit : « Vous avez raison William, parfois mieux vaut danser avec un inconnu insolent et sans aucune classe que de rester assise seule dans son coin. »

William sourit de la voir si arrogante car il fallait qu'il se l'avoue, c'était la première fois qu'il rencontrait une jeune fille d'une telle classe qui n'avait pas la langue dans sa poche. Il la prit par la taille et ils dansèrent une bonne partie de la soirée, jusqu'à ce que Francis vienne demander à Chloé si elle voulait qu'il la raccompagne. Elle accepta mais avant qu'elle parte, William lui demanda quand il allait la revoir. Ce qu'elle lui répondit fit totalement fondre son cœur : « Si nous avons à nous revoir, nous nous reverrons. » Puis elle partit, sentant des papillons dans son estomac.

Anne-Marie Blais



Un ange dans la neige

Ce matin-là, de longs nuages étaient soufflés au-dessus du ciel de Québec. Le vent qui les soufflait les prenait au large de l'île d'Orléans et les amenait jusque-là où l'on ne pouvait distinguer le tout nouveau pont. Dans le firmament, le soleil se levait tranquillement sur le cap qui dormait encore à cette heure précoce. Ce jour qui prenait vie serait l'un des derniers jours de l'automne mille neuf cent vingt-cinq, car on le savait bien, en cette fin novembre, on approchait du temps où il faudrait sortir nos bottes. Le temps sentait la neige, cette première floraison blanche qui couvrirait le sol et joncherait les toitures des maisons. Toutes les demeures sans exception. La neige qui donne ce charme unique à ces typiques maisons de Québec n'épargnera pas le foyer de cette famille bourgeoise. Une grande famille dans le vent.

Sise sur une rue qui ne ressemble en rien aux autres, au cœur de la ville de Québec, en plein quartier Montcalm, face au parc des champs de bataille, cette grande demeure ressemblait à ces grandes villas de campagne. Pleine de rires résonnants, cette maison avait une grande galerie sur deux niveaux à l'avant, ainsi qu'un coquet petit jardin situé dans la cour arrière. De chaque côté de l'entrée principale, deux magnifiques ormes fournissaient de l'ombrage sous la véranda durant les torrides journées d'été. Les chambres situées aux niveaux supérieurs profitaient d'une incroyable vue sur le Saint-Laurent. En fait, cette maison était le reflet de la famille qui l'habitait, soit majestueuse et imposante.

Unie et aisée, cette famille reposait sur les épaules d'une dame cultivée et gracieuse, Margaret McBritte, Anglaise et plutôt globe-trotter, et de son Canadien pure laine de mari, Paul DesBaies. Tous deux étaient tombés amoureux en mille neuf cent neuf, lors d'un bal d'hiver au château Frontenac. Elle était la fille d'un vieil homme d'affaires anglais ayant voyagé un peu partout. Accompagnant ses parents, elle était venue à Québec en visite et n'en était plus repartie après avoir rencontré son Paul. Lui était le fils d'un réputé avocat de Montréal qui étudiait à l'Université Laval. Après la fin des études de Paul en architecture, ils s'unirent de façon très faste à la basilique de Québec devant tous leurs amis, le dix juillet mille neuf cent dix. Depuis, leurs aïeux étaient morts en leur léguant de grandes fortunes.

Ils achetèrent cette maison lorsque Margaret apprit qu'elle était enceinte de leur premier enfant. Ils emménagèrent avec une cuisinière, Jeanne, une femme de chambre, la jeune Juliette et un serviteur, Michel. Par la suite, s'ajoutèrent dans cette maison six enfants ainsi que trois autres domestiques.

Paul était de plus en plus absent depuis qu'il avait ouvert un bureau d'architecte à Boston. Vu l'essor économique important aux États-unis, Paul avait choisi de s'unir avec son frère qui habitait cette ville pour développer une entreprise immobilière en plus de son bureau d'architecte qui lui donnait la chance de développer une image renommée. Il habitait successivement cinq semaines à Boston, puis une à Québec. Cette distance provoquait des remous entre lui et Margaret. Il bâtissait sa renommée et devait faire preuve de grande force et donner l'image d'avoir une famille exemplaire.

Margaret s'occupait des enfants et consacrait le reste de son temps aux bonnes œuvres et au développement de sa culture. Madame passait le plus clair de son temps à diriger cette maison qui, sans son mari, était très survoltée.

Elle avait une très belle relation avec sa voisine d'enfance, Catherine De Lagrange. Elles ne s'étaient pas vues depuis quelque temps parce que Catherine demeurait à New York avec son mari.

L'aînée de Paul et Margaret, Anna, âgée de quinze ans, allait au couvent des Ursulines et comme il y avait un grand écart d'âge entre elle et ses frangins, elle était un peu solitaire et avait développé un grand talent pour le piano, tout comme sa mère. Suivent Mark, Julie et Andrew, âgés respectivement de dix, neuf et huit ans. Ces trois-là suivaient leur scolarisation à domicile dans une salle de classe aménagée au-dessus du bureau de Paul. De tempérament espiègle et sportif, les garçons menaient beaucoup de trouble à leur sœur Julie qui elle était maniaque de ses jupons. La famille se complétait avec les jumeaux Olivier et Rose, trois ans. Ceux-ci étaient plutôt tranquilles et faisaient le bonheur, avec leurs petites phrases et leurs grands sourires enchanteurs, de toute la maisonnée.

Margarett, depuis quelque temps, voyait que sa fille Anna avait un réel talent pour le piano et songeait de plus en plus à l'envoyer étudier son art dans une école européenne incontournable pour la musique. Elle savait que pour Paul, l'éducation était une affaire d'homme. Elle avait passé pour une hurluberlue en se battant pour la faire éduquer chez les sœurs Ursulines. Elle devrait donc redoubler d'effort très prochainement pour sa grande Anna qui lui ressemblait tant.

Elle toucha son ventre et sentit ce nouvel être bouger pour la première fois en elle. Son septième rejeton serait-il comme ses frères, ses sœurs, son père ou bien elle? Personne ne le savait. Elle laissa de fines larmes couler sur son visage plein de joie. Au même moment, une fine neige commença à tomber sur la haute-ville.

Sirotant son café, Margarett eut une folle envie. Elle allait écrire à son amie Catherine pour lui parler de la neige, de leur enfance et du bébé qu'elle portait. Au bout de quelques lignes, elle s'arrêta.

Lasse, elle descendit le grand escalier, puis traversa le couloir pour finalement arriver au solarium. Elle y trouva Anna en train de lire, au petit matin, comme lui valait son habitude, un vieux roman de Victor Hugo. Sûrement « Notre-Dame de Paris ». Elle se blottit tout près de sa fille et elles se sourirent toutes deux en ce moment de bonheur matinal.

Une heure plus tard, à sept heures, Margarett descendait les marches du devant pour s'embarquer dans la Torpedo toute neuve, un parapluie à la main et sa vieille valise brune qui la suivait.

Carl Carbonneau



Les joues rouges

Le 22 décembre annonçait notre dernière journée de classe avant les vacances de Noël. Je venais d'avoir 8 ans. Avant de nous quitter, Mère Guénarda, notre institutrice de 3^e année, avait sorti de derrière son bureau, un magnifique bateau en plastique rouge et jaune qui suscita l'envie de tous les élèves.

- Au retour, en janvier, l'élève qui aura beaucoup joué dehors et qui aura les joues les plus rouges se méritera ce superbe bateau.

Revenu à la maison, j'informai ma mère de ce fameux concours et celle-ci promit de m'aider.

Vers la fin de l'après-midi, il était tombé une bonne bordée de neige et l'entrée du garage devait être déblayée. Il n'en fallait pas plus pour m'inciter à relever mon défi. Rapidement, j'enfilai mes pantalons de ski, mes bottes de mouton, mon gros chandail, mon *coat d'hiver*, ma tuque et mes mitaines de laine. Ma mère vérifia que tous les boutons étaient bien attachés, enrroula précieusement le foulard autour de mon cou et m'ouvrit la porte, prenant soin de ne pas trop faire refroidir la maison. Ayant ramassé ma petite pelle rouge dans le tambour en sortant, je passai plus d'une heure, en compagnie de mon père, à déplacer la neige molle qui avait envahi la devanture du garage. Celui-ci, très efficace au départ, devait depuis mon arrivée, ralentir continuellement l'allure de sa gratte de patinoire, afin de ne pas m'accrocher et ce, même si je faisais des efforts pour ne pas lui nuire. Ce soir-là, je me suis couché tôt et j'ai dormi d'un sommeil profond.

Le lendemain matin, je sortis pour aller voir ce qui se passait chez mes amis. Réussissant difficilement à enjamber la neige qui n'avait pas encore été ramassée sur le trottoir, j'arrivai chez les Masson, attiré par les cris de joie de mon copain Jacques, de sa sœur Huguette et son frère Jean-Claude. Ils étaient en train de faire un bonhomme de neige.

- Salut!...Viens nous aider?

La neige *mottante* se roulait bien. Un petit vent qui se levait à l'occasion pinçait nos joues puérides et nous sentions l'air frais pénétrer nos poumons. Pour lui donner vie, en guise de nez, nous avons planté une carotte dans la figure du bonhomme; des morceaux de charbon noir ramassés près de la fournaise du garage firent très bien pour les yeux et la bouche; enfin, nous avons déposé une casquette sur le dessus de sa tête et appuyé un vieux balai sur son bras. Même si ce bonhomme paraissait maigrichon et un peu défraîchi, nous en étions fiers car c'était nous qui l'avions fait au prix de grands efforts. Puis, nous avons passé le reste de l'avant-midi à jouer à la guerre, en creusant des tranchées et en se lançant des balles de neige. Cette scène se répéta plusieurs fois durant la période de vacances. Quant nous rentrions à la maison pour dîner ou pour souper, nous avions faim et contrairement à certains repas où nous critiquions le choix du menu, nous étions alors prêts à manger tout ce qui nous était servi, au grand plaisir de maman.

Le samedi qui suivit, nous sommes descendus au chalet à l'île d'Orléans. Ce jour-là, pendant que papa s'affairait à réchauffer la cuisine à l'aide du poêle à deux ponts qui semblait en hibernation à notre arrivée, mes frères et moi, nous sommes allés glisser en *traîne sauvage* dans le cap qui bornait notre terrain.

La montée était très difficile. Maurice, qui avait presque deux fois mon âge tirait la traîne au moyen d'une longue corde, pendant que Roger, Pierre et moi, on tentait de l'aider de notre mieux lorsque nous n'étions pas occupés à nous déprendre après avoir enfoncé jusqu'à la fourche dans la neige moelleuse. Rendus au haut de la côte, Maurice maintenait la traîne immobile, le temps que chacun prenne place, puis il disait :

-Tenez-vous bien, on paaaaaaarrrt.

Qu'on soit assis le premier à l'avant où la neige nous masquait et glaçait le visage, au centre où on avait la vue obstruée par le passager de devant où à l'arrière où on risquait de basculer dès le départ, la principale préoccupation des passagers était de tenir bien serrée la corde fixée parallèlement aux anneaux, de chaque côté de la traîne. C'était la seule façon d'espérer se rendre au bout de la glissade. Au départ, le glissement sur le fond neigeux créait sous nous une sensation unique, puis notre véhicule prenait de la vitesse. On sentait l'adrénaline monter en nous, dans l'attente d'un saut imprévu, d'une retombée miraculeuse qui permettrait de prolonger notre descente ou encore d'un revirement inattendu où nous mordions la neige, empilés les uns sur les autres, la traîne poursuivant seule son chemin dans une trajectoire imprévue. Alors, vérifiant que tous nos membres étaient corrects, nous nous essuyions le visage, et tentions de secouer le surplus de neige entassée entre nos manches et nos mitaines; puis, dès que Maurice avait réussi à récupérer la traîne, nous étions prêts pour une nouvelle remontée. Après six ou sept descentes, inutile de dire qu'on était crevés. On se rendait donc au chalet où papa avait mâté le poêle qui avait fini par se dégeler et répandait dans la pièce une chaleur apaisante. Les jambes mortes, on s'affaissait sur un banc et on se plaisait à écouter le doux craquement du bois qui brûlait. Un peu plus tard, entassés dans notre Pontiac 48, épuisés par les activités de la journée, nous remontions à Québec, dans un état de demi-sommeil, comme anesthésiés par le bruit des *tires à pitons* qui ronronnaient à leur frottement avec la route.

N'oubliant pas les belles paroles de Mère Gaspar et les encouragements de maman, j'ai continué ainsi à profiter pleinement du plein air jusqu'au retour des classes.

Le lundi 10 janvier, les vacances étant déjà terminées, je me dirigeais vers l'école. Tout en marchant, je m'imaginai combien j'aurais du plaisir à m'amuser avec le joli bateau s'il m'était attribué, lorsque soudain, je fus attiré par une neige tentante qui longeait le mur du collège. Je voulais tellement me mériter le prix. « Il n'y a pas de loi qui empêche d'aider la nature » me dis-je en moi-même. Sans attendre un instant de plus, je plongeai mes mains dans la neige froide et granuleuse et m'en frictionnai les joues. Puis, n'en pouvant plus, je me suis secoué les mains, tentai de les réchauffer quelque peu avec mon haleine, enfilai mes mitaines et poursuivis mon chemin, non convaincu de la pertinence du geste que je venais de poser.

Rendu en classe, lorsque la maîtresse demanda qui avait le plus les joues rouges, la plupart des élèves se retournèrent vers moi, certains me montrant même du doigt. Devant une telle popularité, ma gêne prit le dessus et, si je me fie à la chaleur ressentie au niveau des joues, mon visage devint j'en suis sûr encore plus écarlate. Après un moment de réflexion, Mère Gaspar décida de procéder plutôt par tirage, afin que ce soit juste pour tout le monde.

- Choisissez un chiffre de un à quarante.

J'ai choisi le chiffre douze, c'est le 22 qui gagna.

Était-ce correct d'avoir changé les règles du jeu à la toute dernière minute? Ce bateau, je l'avais grandement mérité... Personne n'avait plus que moi, fait des efforts pour profiter du grand air pendant la période de congés. Puis, me rappelant le massage imprévu du bas de mon visage avec la neige froide, je me suis dit que c'était probablement cet élément de tricherie qui m'avait nui. Si je n'avais pas tenté de forcer la nature, la chance aurait peut-être penché de mon bord. Mais bien que cette expérience ait suscité chez moi des questionnements sur le sens de la justice, je me suis dit qu'ayant suivi les directives de ma maîtresse, appuyé par les encouragements de ma mère, j'avais gagné des heures de plaisir à m'amuser au grand air avec mes copains. De plus, ce concours m'avait également permis d'acquérir de saines habitudes qui influenceraient positivement mon comportement pour la vie. J'étais quand même gagnant.

Jean-Marc Labbé



La cueillette des petits fruits

Dans les champs, la beauté des lieux était sublime et cette vie paisible ne manquait pas de charme. Tout au long de l'été, notre famille consacrait beaucoup de temps à la cueillette des petits fruits; c'est ce qui donnait de la variété dans les desserts. En quête de fraises, on voyait des champs à perte de vue, qui étaient reconnus depuis toujours pour leurs fraises juteuses. La cueillette se faisait au printemps avec notre grand-père. Il nous entraînait vers les champs du bas près d'un petit ruisseau et on traversait une clôture de perches. J'étais étonnée de voir autant de petites fraises rouges, enfouies dans les herbes hautes. Ces fraises nous attendaient pour être cueillies par des petites mains d'enfants. Le plaisir de les déguster en confitures et dans les tartes que ma mère cuisinait avec amour pour sa famille. Ce champ d'herbes hautes et de petites buttes était propice pour les fraises d'une année à l'autre. Nous pouvions faire une bonne récolte pour remplir facilement nos contenants. Mon grand-père nous trouvait une talle de fraises et il nous y installait. En bonnes petites filles, ma sœur Patricia et moi, nous ramassions les petites fraises des champs et les équeutions aussi, s'il vous plaît! C'était une des consignes à suivre, en plus de faire attention de ne pas écraser les autres fraises aux alentours. C'était tout un défi et nous sommes devenues des expertes dans la cueillette de toutes sortes pour faire des réserves. Après des heures, accroupies sur nos petites jambes et le dos endolori, nous ramassions des centaines de fraises l'une après l'autre avec nos petits doigts tachés de jus rouge. Après, nous quittions les champs pour la maison, avec nos "*vaisseaux*" remplis à rebord. Je me souviens que lorsque ma mère faisait de la confiture de fraises, une bonne odeur appétissante se dégageait dans la maison et la texture de la confiture était parfaite pour faire des tartes aux fraises qui venaient changer le menu quotidien. Chaque fois que nous retournions à la cueillette avec notre grand-père qui gardait toujours la même rigueur, nous en profitions pour sentir les odeurs des champs et des fraises tout en écoutant le chant des oiseaux.

À la fête de sainte Anne, au mois de juillet, c'était au tour des délicieuses framboises à faire leur apparition. La cueillette se pratiquait dans un vieux bûcher sur la terre de la vieille grange chez Camil Tardif ou chez Edmond Cloutier. Nous portions un vieux pantalon et des bottes pour nous protéger ainsi qu'une chemise à manches longues pour éviter de nous blesser. Après quelques heures, le dos courbaturé et les yeux fatigués, le front plein de sueur à force de faire attention pour ne pas que les fragiles framboises tombent par terre, nous quittions l'abatis avec la certitude de notre réussite. Souvent, des nids de guêpes nous faisaient peur. Mes sœurs et moi étions toujours accompagnées par notre grand-père Joseph. Que d'égratignures sur nos mains pour arriver à cueillir ces framboises fragiles et si délicieuses! Après des heures passées au gros soleil, on espérait une bonne gorgée d'eau fraîche en rentrant à la maison. À notre arrivée, le regard de ma mère était rempli de fierté envers nous qui avions autant ramassé de fruits fragiles que sont les framboises. Parfois, nous retournions quelques fois à la cueillette mais toujours avec la même prudence. Encore une fois, ma mère faisait de la confiture pour les tartes et surtout de la gelée aux framboises. Quel délice! Chacun des petits fruits étaient cueillis par centaines.

À l'arrivée de l'automne, nous nous rendions à l'abatis de la terre à Nazaire située dans le rang de la Grande-Montagne à Saints-Anges. Pour cueillir les bleuets, nous devions faire une grande marche au travers des champs et monter sur le cap du Pic-Rond. Pour accéder à ce champ, nous devions passer devant une vieille maison sans châssis ni portes. Quel mystère! Qui avait habité là? C'était la question que nous nous posions. Une fois rendue, cela valait le coup!



On trouvait des bleuets en grande quantité et le paysage était flamboyant. Notre grand-père apportait une grande chaudière à remplir et, en plus, il nous fallait remplir son chapeau, car nous ne devions pas laisser un seul bleuet dans la talle. Que le bleuet soit gros ou petit, il devait être ramassé pour devenir une "poutine" aux bleuets. Les gens des environs allaient aussi s'approvisionner dans ce même boisé en haut de la terre à Nazaire. Mais pour nous, le mets tant attendu était sa fameuse "poutine" aux bleuets.

Ma mère était découragée de nous voir arriver avec autant de bleuets; elle savait bien qu'un surplus d'ouvrage lui arrivait, et qu'elle devrait faire des "poutines" aux bleuets. Dans le fond d'un grand chaudron, elle plaçait une assiette retournée à l'envers et y déposait une quantité de bleuets, du sucre et rajoutait une abaisse à tarte par-dessus en répétant le même processus jusqu'à ce que le chaudron soit rempli: Vous ne pouvez pas savoir comment c'était bon et délicieux!

Louiselle Lagrange



Vieillesse appréhendée

À la retraite depuis dix ans, je commence à ressentir le poids des années et les effets insidieux de la corrosion qui s'accumule dans mes artères telle une vieille coque de navire dont on a négligé l'entretien. Plus fragile, je navigue maintenant à bas régime dans les eaux intérieures à l'abri des tensions inutiles afin d'éviter un naufrage prématuré.

Malgré les restrictions liées à mes problèmes de santé (hypertension, hypercholestérolémie et asthme) je profite d'une belle qualité de vie dont je ne saurais me passer. Mais, au tréfonds de mon âme, je commence à taquiner les mots vieillesse et mourir puisque ma prochaine tranche de vie se profile à l'horizon. Ces mots évoquent en moi des sentiments partagés et suscitent de nombreuses questions quant au sens de la vie, de la dignité humaine, de la compassion et du respect de la liberté individuelle.

Témoin de la dégénérescence mentale de ma vieille mère de quatre-vingt-dix ans, je me demande souvent si j'ai le goût de battre des records de longévité en étant déconnecté du monde extérieur, impotent, aphasique et complètement dépendant des autres. Est-ce que j'ai le goût de « vivre » dans un centre d'accueil, entouré de gens majoritairement séniles, confinés à un fauteuil roulant et dont l'existence dépend essentiellement de la satisfaction des besoins fondamentaux : manger, boire et dormir? Ai-je le goût de vivre la solitude humaine au milieu d'une colonie de vieillards incapables de communiquer correctement? Ai-je le goût de me soumettre aux horaires et aux contraintes d'un mouiroir qui faute de personnel me forcerait à ingurgiter mon repas à la course et me laisserait croupir dans mes excréments jusqu'à l'heure convenue pour le changement de ma culotte sanitaire? Est-ce que je dois accepter que mon environnement décide de ce qui est bon pour moi sans égard à ma volonté? Je n'en sais rien! Mais si c'était le cas, que ferais-je?

Ce portrait rebutant ne me laisse pas indifférent tout comme le sort réservé aux personnes affectées par une maladie incurable ou une maladie dégénérative qui en phase terminale expriment, comme ma défunte femme l'avait fait, le désir d'abrèger les souffrances physiques et morales qui les tenaillent. Malgré les suppliques, notre bonne société refuse d'obtempérer aux dernières volontés des grands malades. Et tout cela me perturbe, me dérange.

Au nom de qui et de quoi devrais-je laisser la nature faire son œuvre et sombrer dans la déchéance alors qu'un expédient efficace me permettrait d'affronter sereinement la mort? Pourquoi tant d'objections et tant d'acharnement à prolonger l'existence d'un moribond qui ne demande qu'à mourir dignement au moment qui lui convient?

Je ne crains pas la mort parce que j'ai de fortes raisons de croire qu'elle est libération et paix et cette conviction n'a rien à voir avec mes croyances religieuses, loin de là. Toutefois, j'appréhende la fatidique phase terminale et la déchéance qui l'accompagne. Comme je n'ai rien à prouver et que je n'ai pas l'âme d'un martyr, j'aimerais compter sur la légalisation du suicide assisté pour abrèger mon existence et soustraire mes proches de cette pénible expérience, le cas échéant. Ce faisant, je pourrais aborder en toute confiance cette tranche de vie qui se profile à l'horizon.



Quoi qu'il en soit, je me console à l'idée que la très grande majorité de la population vieillissante est épargnée par ce sordide destin. Aussi, j'ose croire que je sortirai gagnant de la loterie de la vie. Entretiens, je navigue voiles mi-déployées à la recherche d'un havre de paix intérieure en me rappelant ces paroles du Général MacArthur : « Vous resterez jeune tant que vous resterez réceptif. Réceptif à ce qui est beau, bon et grand. Réceptif aux messages de la nature, de l'homme et de l'infini. »

Normand Laquerre



Corvée au monastère

J'avais neuf ou dix ans à cette époque, je demeurais sur la rue Saint-Thomas, face à un monastère où on y accueillait tout au long de l'année beaucoup de personnes venant passer quelques jours de recueillement. Les religieuses de ce monastère cultivaient, tout au long de l'été, un grand jardin où poussaient différentes variétés de légumes et des petits fruits. Fin juillet, le temps de leur cueillette et de leur préparation pour le cannage étant arrivé, on sollicitait de l'aide.

La religieuse responsable du potager avait recours à des jeunes filles de mon âge pour l'aider à la tâche, car nous étions une main d'œuvre pas trop onéreuse. Étant leur voisine, elle sollicita mon aide, ce qui faisait plaisir à ma mère, heureuse de me voir occuper mes vacances à les aider.

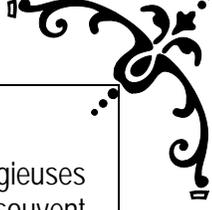
L'avant-midi étant la période du ramassage, la journée débutait vers 9h. Un groupe cueillait les petites fèves jaunes et autres légumes dans de grands paniers pendant qu'une autre ramassait les framboises.

Lorsque arrivait l'après-midi, assises à l'ombre, derrière le monastère, installé sur des tables de pique-nique, en chantant et en se racontant des petites histoires, un groupe faisait l'inspection des framboises, vérifiait les légumes, équeutait les fèves pour les préparer au cannage. Sœur Sainte-Marie Léa, la cuisinière, retenait deux d'entre nous pour l'aider à la tâche. Nous avions toujours hâte de voir qui seraient les heureuses élues. Pour celles qui étaient choisies, c'était un privilège d'entrer dans ce monastère au plancher bien astiqué où une sensation de calme et de paix y régnait. Nous aimions travailler dans cette grande cuisine qui était éclairée par de grandes fenêtres et était équipée d'appareils électriques qui nous paraissaient immenses. À notre arrivée dans la cuisine, nous étions accueillies par l'arôme du repas du soir qui était en préparation. Immédiatement nous nous mettions à la tâche. Une religieuse procédait au blanchiment des légumes en les plongeant quelques minutes dans l'eau bouillante. Lorsque refroidis, notre travail consistait à les placer dans des boîtes métalliques et à les recouvrir d'eau et d'un peu de sel. Une religieuse fermait hermétiquement les boîtes avec la sertisseuse et procédait à la stérilisation pendant quelques minutes.

Lors de ces journées, ce que mes compagnes et moi aimions le moins, c'était d'aller au petit coin. La chambre de toilette, qui était au sous-sol près de la porte d'entrée, avait la grandeur d'un placard et était sans éclairage. Enfermées dans une noirceur impénétrable, nous ne flânions pas à cet endroit.

Pour nous récompenser des travaux accomplis dans la journée, à la collation, la religieuse cuisinière nous servait un délicieux morceau de gâteau aux bananes ou un grand plat de framboises fraîchement cueillies, écrasées avec du sucre.

Souvent, durant l'été, j'étais choisie pour accompagner sœur Sainte-Christine qui était responsable du recrutement des retraitées. Nous allions dans les paroisses avoisinantes et visitions les maisons de porte en porte pour y recruter des personnes désirant faire une retraite fermée durant la saison de l'hiver.



Lorsque arriva la fin de l'été, en récompense pour les services que nous leur avons rendus, les religieuses nous donnèrent de belles images. Lors d'une année où j'avais accompagné sœur Sainte-Christine souvent dans ses déplacements, elle m'offrit un grand chapelet de bois sculpté que j'ai toujours gardé en souvenir de ces belles années.

Diane Faucher-Jacques



Ah! les fraises, les framboises et les bleuets...

Un certain dimanche après-midi, nous étions montés dans le rang Saint- Gabriel, afin d'explorer davantage les lieux en dehors de la période de la cueillette. J'étais avec André, Denis, Paul-Émile et Jacques, mon frère aîné, qui lui s'était rendu à bicyclette, cette vieille bécane aux pneus *ballons* qui avait déjà fait la fierté de notre père une vingtaine d'années plus tôt.

En face de la plantation d'épinettes du notaire Pelchat où nous allions souvent cueillir des fraises, il y avait dans un bocage d'érables, une toute petite chapelle, la chapelle Turcotte. Même si nous en avions souvent fait le tour, malheureusement, nous n'avions jamais pu satisfaire pleinement notre curiosité de gamins car la porte était toujours verrouillée. Mais en ce beau dimanche d'été, l'église miniature était ouverte aux visiteurs. Excellente occasion pour nous! En y mettant les pieds, quelle ne fut pas notre surprise d'être accueillis par de fortes odeurs d'humidité et de renfermé qui envahissaient les lieux. Malgré tout, une certaine ambiance de recueillement flottait dans l'air et nous incitait à passer nos commentaires à voix basse. Il y avait là quelques longs agenouilloirs, six ou sept chaises pour accommoder ceux ou celles qui auraient voulu y faire des prières devant l'autel surmonté d'une statue du Sacré-Cœur. Mais pour nous, l'heure était davantage à l'exploration qu'à la dévotion.

Aussi, après en avoir scruté les moindres recoins, l'idée nous vint de nous rendre à la vieille maison abandonnée, située à environ un kilomètre de là. Nous ne pouvions passer si près sans nous y arrêter un peu pour nous amuser, comme nous le faisons régulièrement en allant cueillir des fraises. Pour nous y rendre, il nous fallait descendre la longue côte de gravier. Pourquoi ne pas profiter alors du moyen de transport qui nous était offert? Mais nous étions cinq!... Après avoir savamment calculé la meilleure façon d'équilibrer la charge, tous, nous avons pris place sur la bicyclette. Tous les cinq! André à l'avant, recroquevillé dans l'imposant panier de barres métalliques aussi large que les guidons, Denis assis sur la selle, Paul-Émile, sur le garde-boue, Jacques, le conducteur, debout sur les pédales et enfin moi, assise de côté sur le cadre de cette bicyclette qui devait sûrement faiblir sous le poids des passagers. Une vraie *brochette de gamins* sur deux roues!...

Or, dans les jours précédents, il avait plu abondamment. Les pluies diluviennes avaient formé de multiples rigoles à plusieurs endroits et avaient miné la route, emportant le gravier dans les fossés. Arrivés au milieu de cette longue côte, la roue avant s'engagea dans l'une de ces rigoles et la surcharge aidant, notre *chauffeur* ne put contrôler plus longtemps sa bécane, laquelle entraîna les téméraires dans le fossé.

Quoique un peu sonnés, mes frères s'étaient vite relevés mais moi, l'espace d'un instant, j'avais perdu connaissance. Reprenant graduellement mes esprits, couchée au fond du fossé, je gémissais en répétant : « J'ai perdu mes dents, je n'ai plus de dents! » Ce qui n'avait pas manqué de m'attirer les moqueries des garçons qui eux s'en étaient tirés indemnes. Un vrai miracle... Aussi incroyable que cela puisse paraître, nous étions tous sains et saufs, j'avais toutes mes dents et la vieille bicyclette avait elle aussi survécu, malgré le dur coup qu'elle venait d'encaisser.

Notre mésaventure nous fit oublier l'idée d'aller passer du bon temps dans la vieille maison abandonnée, située non loin de là. Pour ce qui est du retour à la maison, aucun de nous ne prit le risque du *transport en commun*. Si par la suite, bien souvent, nous avons pris plaisir à nous remémorer cette aventure plutôt abracadabrante, les parents n'en ont jamais été informés.



Madeleine Drouin

Mon père

Quelle était cette chimie qui m'a reliée à mon père dès mes premières années? Quelle était cette attirance ressentie à son approche, cette complicité qui ne demandait pas de mots pour donner le signal d'un intermède procurant jeux et gaieté? La routine tombait en récréation dès son arrivée! Devenant le pôle d'attraction incontestable, nous nous agitions avec grands éclats de voix autour de lui. Toute petite, j'étais sans contredit la plus collante de son essaim de "mouches à *marde*" - comme il nous appelait si affectueusement. Toujours à plus d'un à l'acclamer et à s'élaner pour l'accueillir, il savait s'y prendre pour faire taire nos bourdonnements, quoique après quelques tentatives accompagnées d'une taquinerie, d'un sourire en coin, par un faux rappel à l'ordre ou en esquivant quelques gestes de chamaillerie tout en nous ordonnant de rester tranquilles, jusqu'à ce que nos ébats se fussent calmés.

Il était l'adulte qui m'apportait un petit brin de folie différent sur mon monde d'enfant, des yeux et des oreilles sur le monde des adultes, sur ce qui se passait en dehors de notre patelin, ma fenêtre ouverte qui me donnait le goût d'aller plus loin et d'en savoir plus.

J'aimais ses sourires, ses silences, ses non-dits, l'étincelle qui brillait dans ses yeux quand il était heureux, ses récits et le mystère qu'il laissait souvent planer autour de lui.

Petit d'ossature, pas très grand et sans la moindre apparence de graisse qui aurait pu dissimuler ses muscles bien entraînés au travail, il était fort, sans en paraître, et dur à l'ouvrage. Tôt levé, il ne tardait pas à commencer sa journée. Par contre, il savait s'autoriser un petit somme de quelques minutes après les repas, repos dont il sortait tout ragillard et prêt à entamer l'autre partie de sa journée, qui en valait bien une à elle toute seule.

Quand une tâche importante l'attendait, il n'hésitait pas à travailler jusqu'à tard dans la noirceur ou au clair de lune. Il besognait posément, sans sembler se dépêcher, mais quand il devait faire quelques pas en courant, il se mettait toujours à rire, comme si le simple fait de retrouver un geste de son enfance le rendait heureux.

Silencieux au travail, il parlait peu. Il nous donnait souvent les ordres du regard, d'un geste de la main, d'un signe de tête. Ses temps d'arrêt duraient le temps de remplacer la cigarette qu'il laissait se consumer dans le coin gauche de ses lèvres la plupart du temps. Il ne paraissait respirer à peine plus que la première bouffée de fumée, celle nécessaire à l'allumage, qu'il effectuait d'ailleurs presque toujours avec le mégot de l'ancienne. La cigarette collée aux lèvres était devenue en quelque sorte sa marque de commerce, sa caractéristique que certains utilisaient parfois pour l'identifier. Il ne s'était accordé le luxe de fumer qu'à 34 ans parce qu'avant, disait-il, il avait des responsabilités à rencontrer. Cette mauvaise habitude de fumer coïncide avec l'année où j'arrivai dans sa vie. Y aurait-il un lien? Étais-je le lourd fardeau de trop à ce moment?

Les dimanches, pour lui, c'était sacré. Il ne pouvait accepter de voir quelqu'un travailler à son gagne-pain pendant cette journée-là sans mentionner que c'était sacrilège d'œuvrer pendant le " jour du Seigneur ". Il en profitait pour visiter la parenté, se reposer un peu plus qu'à l'habitude et, surtout, planifier sa semaine de travail, ce qui, pour lui, n'était pas synonyme d'activité laborieuse et, par le fait même, devenait respectueux aux yeux de Dieu.

Si quelqu'un avait besoin d'aide, toujours volontaire, dimanche ou pas, il était de toutes les corvées et nous demandait de l'accompagner si des tâches se révélaient à notre mesure.

Mon père vivait de peu. Dans mon enfance, l'unique complet foncé, qu'il portait toujours avec une chemise blanche, retournait dans le mince réduit dès le retour de la messe dominicale et attendait, toujours bien pressé, une grande occasion pour se réjouir. Pour lui, il n'était pas question de changer de toilette avant qu'elle ne soit usée, et les soirées et les mariages n'abondaient pas. Sa tenue classique lui seyait bien et était de mise pour toutes les occasions, tristes ou heureuses. Alors, à quoi bon gaspiller? Pour le travail, il avait adopté la culotte de laine foulée par les temps froids et la chemise de flanelle à carreaux.

Quand il chaussait ses bottes de prédilection, avec pieds de caoutchouc surmontés de cuir, il lançait toujours celles-ci avec grand cérémonial et un certain plaisir se manifestait dans son regard au moment où il enroulait les longs lacets de cuir jusqu'à deux ou trois fois autour de sa jambe. Il va sans dire que les doublures de feutre dont ces bottes étaient munies quittaient leur fourreau à tous les soirs pour orner la porte entrouverte du fourneau du poêle à bois qui ronronnait de satisfaction. En été, sa tenue plus légère ne laissait voir guère plus que ses mains et son visage et découvrait, tout au plus, une petite pointe de sa camisole blanche qui se terminait au ras du cou. Sa coiffure avait aussi peu évolué avec le temps, laissant intact jusqu'à son décès mon souvenir de ses cheveux coupés en brosse.

Né le septième d'une famille de treize enfants comptant 4 filles et 9 garçons, mon père avait vu deux de ses sœurs et un frère mourir dans la vingtaine. Son père est décédé quand il avait 48 ans, et sa mère a suivi ce dernier quelque 16 années plus tard. Quand il nous quitta à l'âge de 86 ans, il laissait encore derrière lui quatre frères et une sœur.

Il a tenu une place importante dans ma vie et, peu importe ce qu'il était, il était mon père.

Gertrude Blais



Au son des musiques

Mille et un pas
Mille et un pieds déposés
Au son des musiques
Près de nos cœurs
Les tensions folles, éteintes
La porte de l'âme s'ouvre

Mille et un gestes
Mille et un regards semés çà et là
Des yeux qui cueillent
Des mains qui se tendent et attendent
La sérénité germe et se lève
Les sourires naissent

Mille et une musiques emplissent les murs endormis
Mille et une danses naissent comme les talons d'un nouveau-né
Les pas, les gestes,
Les regards, les sourires
Délient et marient les âmes
Et la vie devient le papillon d'un jour blond d'été

Michel Jacques



Partir

Partir ! Aussi loin que je me rappelle, les départs m'ont toujours affligée. Est-ce l'idée de la rupture, de la fuite ? Le premier départ fut celui d'un être cher. Il n'est jamais revenu et pourtant il avait promis. Le vide après l'enchantement. L'abandon.

Et puis, les départs, demeurant toujours teintés de gris, m'ont par la suite fascinée. La liberté, le recommencement, ce à quoi ils semblent associés, m'obsèdent. Qui laisse qui ? De ces choix, douloureux parfois, résulte une impression de piétinement, de surplace. Mais aussi des retours aux questions qui chamboulent et mettent sens dessus dessous le cours de l'existence, à celles d'où émerge une force nouvelle, un élan vers le futur. À travers tous ces choix, ressort une forme de continuité dépassant la compréhension humaine. Et qui se transmet au fil du temps.

C'est à mon tour d'abandonner ! Une gare quelque part, dans un sympathique quartier blotti au sud de la Tamise, somnole. Un bruit sourd : le premier train s'éloigne dans le petit matin. Il laisse à sa suite le rythme soporifique des wagons qui s'entrechoquent. Et puis plus rien. La pluie frappe au carreau de ma chambre. Longtemps je demeure obnubilée par la nuée de vapeur qui s'évanouit sur la voie désertée. Des formes à peine perceptibles dans l'obscurité déclinante. Tous les questionnements s'ensuivent, ils me laissent cafardeuse, même après avoir mis le pied à terre.

D'autres trains de plus en plus rapprochés, l'achalandage de l'heure de pointe ! Une voix monocorde indique de changer de rampe, le train se présentera à un quai non prévu. Machinalement, la cohue se met en branle. Elle va vers un endroit précis, lutter pour sa survie. Les trains s'espacent, ils reprendront leur rythme cadencé au soir. Entre deux temps, les voyageurs solitaires, les hésitations, les peut-être, les pourquoi. La ronde des pas perdus. On a souvent dit que toutes les gares se ressemblent. C'est vrai ! Elles paraissent du même âge. Récentes ou ancestrales, elles respirent la mélancolie, elles sont habitées par des histoires similaires.

Je suis assise sur un banc, ailleurs, dans une autre gare, en un autre temps. Sur le quai une femme marche de long en large. Elle monologue, se fait la leçon. Elle a pleuré. Elle scrute tour à tour l'horloge et le tableau lumineux où s'affichent des directions séduisantes ; à nouveau, l'horloge sur son autre face. Il y en a quatre. Quatre qui inscrivent la même heure, malheureusement. Elle doit agir. Nos regards se croisent. Un grincement de freins la saisit. Elle fixe à nouveau le tableau. Une destination clignote. Toutes les autres vacillent et s'amenuisent. Puis s'éteignent un instant. Elle tient maintenant l'épilogue. Elle me regarde à nouveau, sourit, soulève sa valise et disparaît. Où va-t-elle ? Reviendra-t-elle sur ses pas ? S'agit-il d'un recommencement ? Elle est libre de choisir.

Denise Riendeau



Naitre

Naitre...

... au printemps comme une fleur qui dispute à la neige son espace et sa force de vivre. Fragile, simple tache de couleur balayée par le vent, qui s'enracine dans la vie pour le temps qu'il faudra; une fleur s'ouvre au soleil.

Naitre...

... au printemps comme un enfant qui bascule dans la vie, qui prend le temps de grandir, qui se laisse aimer et qui aime en retour de toute son âme. Fragile, petit être docile, animé sons et lumières, qui laisse la vie le porter le temps qu'il faudra; un enfant prend le pas de la vie.

Naitre...

... au printemps comme un rêve qui prend forme et accorde son pas à la vie si blessée parfois et fragile toujours.

Naitre...

... au printemps, à tous les printemps, à tout âge, pour laisser la vie grandir à sa façon, avec des reculs mêlés aux avancées.

Naitre...

... vivre de nouveaux matins, des aubes brumeuses qui ouvrent sur des jours tortueux. Vivre peu importe le tumulte, connaître l'accalmie. La route mènera sans heurts à un crépuscule émouvant.

Naitre...

... se laisser porter à chaque instant sur cette route, la sienne, le rêve rivé au coeur comme une fleur accrochée à la boutonnière.

Naitre...

... le pas qui coûte sur notre route, mais qui nous mènera bien au-delà.

Gisèle Allen



Donner la vie

Au début du printemps, ma mère devenait fébrile quand venait le temps de mettre en terre ses graines de tomates. Elle reprenait rapidement contact avec la vie en cette fin d'hiver. Elle espérait récolter et goûter ses magnifiques fruits le 26 juillet, fête de Ste-Anne. C'était la coutume de semer ses graines de tomates à la fête de saint Joseph, le 19 mars, pour obtenir des fruits mûrs en juillet. Comme mère de 14 enfants, elle a fourni une participation importante au cycle de la vie humaine tout en s'occupant du cycle de la vie végétale de ses tomates. On peut même tracer un parallèle entre le cycle de vie végétale de la tomate et le cycle de la vie humaine pour démontrer que la naissance d'un enfant, don de vie par excellence, illustre bien l'importance du don dans la nature qui nous entoure.

La graine de tomate que je mets en terre ce printemps provient d'un fruit mûr desséché dont le plant a dépéri après avoir donné ses fruits. Le cycle de vie de la tomate est simple et assez court. La graine produit un plant qui engendre un fruit qui donne à son tour une nouvelle graine.

Dans le cycle de la vie humaine le cadeau de vie a une importance capitale. La vie ne commence-t-elle pas par un don extraordinaire. Lorsque deux de mes filles donneront naissance cette année à leurs bébés, elles participeront au cycle du don de la vie. La femme est douée de cette capacité extraordinaire de mettre au monde un être humain. Ces deux petits bébés, quoique démunis à la naissance, seront animés d'un goût inné de vivre et de croître rapidement.

Nous, les personnes atteintes de cancer, sommes parfois démunies devant le fait que notre vie est bouleversée par le diagnostic. Nous pourrions suivre l'exemple des quelque 80 000 femmes qui auront un bébé au Québec en 2005. La vie est plus contagieuse que toute maladie. Le goût de vivre, de donner et de croître est vraiment transmissible aux autres.

Et si vivre était d'abord donner. Si on veut que la vie se poursuive, il faut savoir donner. Ce n'est pas toujours facile pour une personne atteinte de cancer de garder le goût de vivre et de continuer à témoigner de l'affection aux personnes qui l'entourent, comme ce n'est pas toujours facile pour une femme de mener à terme une grossesse, mais la joie d'affectionner ce nouveau petit être vivant compense pour les souffrances à vivre.

Comme personnes atteintes de cancer, nous pouvons suivre l'exemple des femmes qui participent au cycle de la vie et nous pouvons compenser nos souffrances et nos incertitudes en explorant nos capacités personnelles à collaborer au cycle de la vie malgré la maladie. Si le cycle de la vie, c'est le cycle du don, continuons comme personnes atteintes de cancer de donner à notre façon à l'intérieur de nos moyens.

Jean Jetté



Cher Eugène !

Il avait longtemps attendu le grand jour, celui de son départ... il en avait d'ailleurs parlé à tout son petit monde.

Ses membres avaient commencé à trembler à quatre-vingt-deux ans, quelques mois après avoir échappé sa dernière dent. Bien que son corps le lâchait un peu plus chaque jour, il s'acharnait à sa bonne vieille habitude d'aller marcher autour de la maison où il habitait. Trois fois, matin et soir, il s'imposait le sentier qu'il avait lui-même tapé de ses souliers en longeant les murs de la vaste demeure. On disait d'Eugène qu'il était le "sportif de la gang" ce qui le flattait profondément et, peu importe la température qu'il faisait à l'extérieur, rien ne l'aurait empêché de relever son défi quotidien. Tous les membres du groupe de p'tits vieux attendaient son retour dans le grand salon, se réjouissant à l'avance d'entendre ses nouvelles aventures...

...surtout sa belle Aline, occupée à tricoter une quinzième couverture de bébé. Ce qui le fascinait, lui, c'était d'observer les petites mains de sa bonne amie travailler vite pendant qu'elle parlait ou regardait la télévision sans jamais baisser les yeux vers son ouvrage. Comme à chaque jour, elle avait pris place à la droite de Raoul, ce grand-père jovial qui savait si bien animer leurs soirées avec ses histoires et ses souvenirs du bon vieux temps. Face à eux, Rita se berçait au rythme de la conversation, tantôt avec lenteur, suivant sa propre réflexion ou accélérant sa chaise dans le brouhaha des éclats de rire. Jeanne et son cousin Paulo écoutaient, sans trop faire de bruit. Enfin, Gilberte ricanait comme à cette minute où, finalement, elle plaça la dernière pièce de l'immense casse-tête commencé six mois plus tôt.

- Bravo ! cria-t-elle, j'en suis venue à bout!! Bravo pour moi !

À travers le tintamarre provoqué par la joie débordante de Gilberte, on entendit la sonnerie du téléphone, ce qui calma l'hilarité des *chambreurs*. Raoul tendit le bras et décrocha le combiné :

- Bonjour !

-

- euh ! Oui, c'est bien ici qu'il habite... Ah!... Je ferai le message ...

Raoul déposa le téléphone et regarda tous ses amis qui l'observaient un peu perplexes... il dit simplement :
« Eugène ne rentrera plus!... »

France Giguère



Au printemps d'une vie

Petit enfant tout blond, les yeux pétillants, contents, contents!
Petit enfant de l'éternité, éternellement enfant, mon enfant.

Je t'ai vu là; 7 ans, 8 ans? Je t'ai vu hier à travers ce magnifique jardin magique. Il s'y dressait des arbres tout droit sortis des livres d'enfants; des troncs, certains courts, d'autres longs montés de magnifiques calibracoas jaunes ou rouges. Il s'y trouvait aussi des chemins, des chemins d'enfants qui vont là où ils ont envie d'aller. Et, dans ce jardin, un enfant. Un jardin magique!!! Oui, c'est ça.

Bien que tout beau que soit ce jardin, malgré ses fleurs vivantes, un seul élément détonnait : cet enfant tout au fond de ce paradis n'était pas vrai. Il était parfait, beau et tout et tout mais il n'était pas en vie. Fabriqué des plus jolis matériaux, vêtu des plus beaux habits mais factice, en représentation, faux, faux, de bois et de plastique!

Au contraire, mon enfant à moi dans mon jardin à moi, tout au fond de moi est vivant, bien vivant. Il sent, il touche, il rit, il pleure, il est en colère, il est heureux et parfois malheureux. Mon enfant à moi a eu la fièvre tout l'hiver. Il en sort à peine. Cette fois, c'est la fièvre du printemps qu'il a attrapée. Celle-là, il l'embrasse à pleines mains. Il s'est enfin réveillé! Il a pleuré, il a crié pour que le printemps arrive. Maintenant, il chante, il danse et parfois il a de la peine parce qu'il vit vraiment. Il est sorti hier, il a mis le nez dehors. Il est allé rencontrer son arbre retrouvé, l'a enlacé puis il a marché dans la forêt, a foulé le sol de ses pieds et a respiré l'air du printemps jusqu'à s'enivrer. Il a humé l'odeur du pin, entendu couler le ruisseau tout à côté. Il s'est arrêté pour sentir puis respirer...la vie. Le chemin va là où l'enfant veut qu'il aille. Le printemps a réveillé l'enfant.

Un printemps plus loin, l'enfant n'est plus seul. Une femme lui tient la main, enfin, sereine et solide. Elle parle doucement à la petite en lui souriant. Ils vont au parc tout près visiter leurs amis les ormes qui les attendent ramures ouvertes. Tout est tardif cette année, les feuilles peinent à s'ouvrir. Peu importe, le temps porte l'espoir et la vie s'écoule aussi sûrement que le cours d'eau traverse le parc. Si une peine gonfle les eaux, tant pis, elle passera; le calme se rétablira bientôt.

L'enfant tire la manche du blouson de la femme, il veut courir, grimper dans les jeux du parc. La dame se laisse entraîner dans le jeu. Elle oubliera sa peine. Un rayon de soleil pointe déjà du gros nuage noir. La femme ne regarde plus en arrière. Son passé est inscrit en elle, dans sa démarche, dans son regard. Elle respire un bon coup l'air humide de ce printemps-ci. Ses yeux couvent tendrement ce petit enfant vivant qu'elle laisse s'exprimer autant qu'il en a besoin. Fatigués de leurs jeux, la femme et l'enfant poursuivent leur chemin main dans la main parce que les chemins des enfants vont là où ils veulent qu'ils aillent pourvu qu'un adulte leur ait assuré qu'ils en étaient capables!

Céline Trudeau

